



Rage

Interview : S. Silamo □ Photos : P. Mazzoni

against the system

Avec obstination, **Theo Hakola** n'a toujours pas troqué sa flamme pour le feu de cheminée. Il continue à gratter les moisissures de notre siècle avec pour seule arme, les mots qu'il fait macérer dans sa moelle. Loin du militantisme signé furax de nombreux groupes engagés, il promène son élégante rhétorique. Zébrure de colère et hauts le cœur, traits grincants et histoires cocasses nourrissent *Overflow*. Dixième album, dixième fête de l'humanité et véritable antidote contre la séduction standard pour imagerie de masse. Hakola a l'intelligence de ne pas tomber dans le mépris ricanant. Il a la force logique et la justesse morale d'un honnête homme.

En 1987, tu produisais Où veux-tu qu'je r'garde le premier disque de Noir Désir. Overflow sort aujourd'hui sur leur label Grosse Rose. Est-ce le résultat d'un renvoi d'ascenseur ?

C'est un joli concept qui ne correspond pas à la réalité. J'étais dans une situation où j'allais faire cet album de toute façon puisque j'ai absolument besoin de pondre régulièrement. Tout était au point, le studio acceptait d'être payé en retard puisque ce sont des gens qui me font confiance et j'avais mobilisé mon équipe. Je ne voulais pas lâcher tout ça. J'ai donc fait appel à mes vieux camarades qui avaient déjà exprimé le souhait de m'aider dans le passé. Les frais ne sont pas énormes, mais si je vends peu, ils perdent de l'argent. Pour moi, ce n'est pas un cadeau, j'espère vraiment qu'ils récupéreront leur mise. Noir Désir est le groupe le plus intègre et le plus démocratique que je connaisse. Mais à partir du moment où j'ai clairement fait ma demande, ils ont été magnifiques. Ils ont mis une semaine pour se décider et s'organiser. Ce n'est pas comme on l'a lu dans la presse, par «esprit de famille». C'est autant lié au respect de mon parcours qu'au contenu artistique. Ce n'est pas parce qu'on est copains mais parce qu'ils croient en ce que je fais. Grosse Rose, c'est drôle parce que c'est le nom d'une maison, The Big Pink, près de Woodstock où The Band et Dylan ont travaillé. Il existe d'ailleurs un album de The Band qui s'appelle *Music from the big pink*. Je ne sais pas si c'est un hommage à Dylan mais c'est plutôt amusant comme coïncidence...

Que répondre à tes détracteurs qui disent que tu écris toujours la même chanson ?

S'ils disaient que j'écris toujours les mêmes six ou sept chansons, je serais d'accord. Pour ne parler que du dernier album, les chansons *Eau qui saoule* et *Anne-Marie comes back to me*, *La chanson du Zorro andalou* et *Il n'y a pas de jolie fille à droite* sont complètement différentes. Même parmi les chansons d'amour, il y a celles d'amour raté, celles de début d'amour donc d'espoir, celles de début d'amour qui va rater etc... Parmi les plus abouties de mes chansons d'amour, il y en a toujours de complètement inventées, ce sont des situations rêvées. Et puis j'écris aussi des chansons politiques déguisées en chanson d'amour comme *Liberate me* (*Hunger of a Thin Man*/1993) ou *Anne-Marie comes back to me*. Ensuite, il y a les chansons qui parlent de l'aliénation sociale. D'abord nombriliste, où je dis des choses très personnelles du style «*Ceci ou cela me fait gerber etc.*», pas parce que je ne suis pas aimé mais parce que la société est trop injuste et le quotidien trop dur et bla bla bla. Puis à caractère plus social, où je suis solidaire des misères, ou des bonheurs parfois, qui nous entourent politiquement parlant. Il y a des chansons qui sont des cours d'histoire comme *Prière profane* (*The*



Confession) qui exprime le dégoût. Souvent, je parle d'une chose générale et ensuite j'emploie le «je». Et enfin, il y a des chansons qui sont de purs commentaires politiques qui de plus en plus souvent veulent être drôles. Exemple, *La peste porcine*. Cette chanson, où je monte sur mes grands chevaux en ce qui concerne la violence envers les femmes, est devenue une histoire de cochon parce que le premier degré trop terre à terre peut être assez ennuyeux. Je préfère utiliser la métaphore du cochon pour les hommes, même si elle est assez commune. Pareil avec *Il n'y a pas de jolie fille à droite*. Quelle est la part la plus importante, la part politique ou la part comique ? Celle qui m'excite le plus, c'est la comique. Cela dit, ça m'a fait plaisir de casser Leni Riefenstahl. Il y a une ambiguïté dans le milieu cinéophile qui me fatigue beaucoup. C'est manquer de respect envers les morts que de la considérer comme artiste. Il faut prendre toute sa vie dans son ensemble et son discours par rapport à son passé n'est pas clair du tout. Elle n'est pas moins nazi qu'un pauvre con qui travaillait dans un camp de concentration. Elle a été plus efficace et a converti plus de gens que ce pauvre con qui a souvent fait ce boulot parce qu'il avait peur. Pareil avec Celine. Si un survivant de l'holocauste refuse de lire Celine, pourquoi le devrais-je ? C'est mon petit acte à moi, plutôt minable parce qu'on n'y peut tellement rien de nos jours. Mais c'est un petit hommage personnel par respect pour les victimes de la philosophie à laquelle il a adhéré. Je ne sais pas si c'est un mauvais écrivain et je n'ai pas envie de le savoir à cause de son antisémitisme. On connaît tous des citations de lui et on connaît son comportement à la fin de la guerre avec ses camarades de Vichy.

As-tu l'impression de creuser toujours plus profondément dans la même direction ?

J'espère que je maîtrise chaque fois davantage la chose. Vers le quatrième album de Passion Fodder, le gras, le manque de rigueur et la branlette de l'écriture ont disparu. Evidemment, c'est un avis très subjectif. Cet album n'est d'ailleurs pas mon préféré, qui est le cinquième de Passion Fodder, mais au moins les textes étaient peut-être bons. Ce n'est pas pour dire que tout est à jeter avant, loin de là, mais dans le troisième, il y a encore quelques couplets un peu gratuits. On est entouré de gratuit dans les textes de rock. C'est une infection qu'on appelle écriture automatique à la Dylan mais qui est sans magie. Je trouve que c'est paresseux ou pudique. Je peaufine de disque en disque avec, je l'avoue, toujours les mêmes clichés comme le couteau. Mais ce couteau est à chaque fois mieux aiguisé pour pénétrer le cœur et le cerveau de l'auditeur. C'est mon but.

Pourquoi ne choisis-tu pas d'autres supports pour faire partager tes textes comme les lectures ?

J'en ai fait à Los Angeles et Rennes au cours d'un festival de poésie organisé par Philippe Pascal (ex-Marc Seberg) mais ça m'excite moins. Ecrire autrement, je le fais, mais au niveau du business, c'est moins avancé. J'ai écrit une pièce, un roman et deux scénarios mais ce que j'ai le plus perfectionné, c'est la musique. C'est moins solitaire de faire de la musique que d'écrire un roman. Ecrire, c'est dur et triste un peu. C'est pour ça que le théâtre m'attire davantage parce que j'adore le côté équipe. Même si c'est à moi de la mener, c'est plus marrant que de faire des choses tout seul.

Bénédicte Villain (violin, accordéon) qui t'accompagne depuis de nombreuses années est-elle devenue ton alter ego ?

Non, si alter ego signifie une réplique de soi-même comme Jean-Pierre Leaud pour François Truffaut. Un reflet de soi-même à travers lequel on s'exprime. Je dirais plutôt acolyte. Mais dans Theo Hakola en solo, le solo est un peu pipeau dans la mesure ou il y a un côté groupe ou au moins duo. Même si c'est moi qui décide à la fin, j'ai besoin de l'appui de Bénédicte. Si je n'ai pas son accord, j'ai du mal à insister sauf quand je suis vraiment sûr de moi. Je l'écoute beaucoup. Quand j'ai des doutes et qu'elle me casse, je fais marche arrière. Elle n'est pas mon alter ego, mais elle comprend ce que je recherche et elle y croit beaucoup. Elle n'a pas besoin de s'exprimer à ma place, mais elle a besoin que je le fasse bien. Parfois, il y a chez elle un côté qualité-contrôle comme on dit dans le milieu du globalisme économique, un grand concept américain qui arrive en France. Surtout pour la voix. C'est quelqu'un qui sait aussi bien que moi ce que je peux faire avec ma voix, et comme elle a une bien meilleure oreille que moi, elle me dit si c'est juste ou non. Et j'ai besoin d'elle assez vitale quand je chante en français. Elle passe derrière moi quand j'écris, parce que je veux que mes textes soient parfaits. Pas comme ceux d'un étranger qui tord la langue avec de drôles de tournures, même si je le fais un peu comme avec ma propre langue. Je n'ai pas envie que ce soit mignon. Pour l'accent comme pour l'écriture. Elle est là pour me dire quand j'ai pris trop de liberté ou quand mon accent rend le chant incompréhensible. Je voudrais écrire en français avec la même rigueur qu'en anglais...

Comment réussis-tu à éviter de tomber dans l'aigreur, quand pour enregistrer ton dixième album, tu dois encore frapper aux portes ?

Je ne sais pas toujours l'éviter mais elle ne m'étouffe pas, sinon comment ferais-je pour enregistrer encore ? Je ne veux pas faire le pleurnichard, ni le râleur. C'est peut-être dans ma nature chaque fois de refaire surface pour enregistrer et faire des concerts. Si tout dépendait de Bénédicte, on ne

"On peut mépriser les maisons de disques quand elles ne veulent pas de nous, mais il faut quand même savoir leur parler pour arriver à ses fins. ... Il faut être un peu doué en relations humaines. C'est grâce à ma formation politique que je fais autant de disques, pas parce que je suis un génie artistique"

“Je ne pense pas à la gloire, à devenir les Pixies ou Dylan, un porte-parole pour ma génération mais j’aimerais au moins vivre modestement de ma musique... Noir Désir est l’exemple le plus extrême, et je jalouse le fait qu’ils tournent beaucoup, ce qui leur permet de perfectionner et peaufiner leur art nuit après nuit. Je n’ai jamais eu ce luxe et ça m’agace. Ce n’est pas de l’aigreur, c’est de la colère et de la frustration. Mais le résultat, c’est que j’ai réussi à faire dix albums”

ferait rien. Elle a beaucoup moins de patience et de tolérance vis-à-vis de la connerie humaine que moi. Elle est assez misanthrope. On peut mépriser les maisons de disques quand elles ne veulent pas de nous, mais il faut quand même savoir leur parler pour arriver à ses fins. Ce n’est pas elle qui va se casser en deux comme je fais depuis toujours pour cette musique, qui, en gros, n’a jamais beaucoup vendu. Il faut être un peu doué en relations humaines. C’est grâce à ma formation politique que je fais autant de disques, pas parce que je suis un génie artistique. J’ai pu bluffer quand il le fallait. C’est prétentieux d’aller dans une maison de disques et de dire «*Signez-moi*» quand tu n’as fait que de coûter de l’argent aux gens. Il y a une logique capitaliste à laquelle je n’ai pas réussi à échapper mais contre laquelle je joue. Mais l’amertume me bouffe parfois et je rêve de me réveiller pour apprendre que toutes mes difficultés ne sont que des cauchemars. Il y a dix ans, je pensais que les choses couleraient de source. Ce n’était pas facile avec Orchestre Rouge, sauf rétrospectivement, et on ne peut pas dire que c’était plus facile avec Passion Fodder. Mais, il y a eu le grand moment où Beggar’s Banquet nous signait pour le monde et où on faisait une tournée aux USA. Je ne pense pas à la gloire, à devenir les Pixies ou Dylan, un porte parole pour ma génération mais j’aimerais au moins vivre modestement de ma musique. J’ai connu énormément de gens qui n’étaient rien. Noir Désir est l’exemple le plus extrême, et je jalouse le fait qu’ils tournent beaucoup ce qui leur permet de perfectionner et peaufiner leur art nuit après nuit. Je n’ai jamais eu ce luxe et ça m’agace. Ce n’est pas de l’aigreur, c’est de la colère et de la frustration. Mais le résultat, c’est que j’ai réussi à faire dix albums. C’est vital pour moi, si je ne fais pas cette musique, je meurs. J’ai besoin de m’aimer et je ne m’aimerais pas si je faisais une autre musique pour y arriver. Faire un disque, c’est toujours un plaisir et le contact immédiat après les concerts me fait croire aux capacités des gens à appréhender ma musique. Et c’est parce que j’insiste que je ne peux pas être aigri.

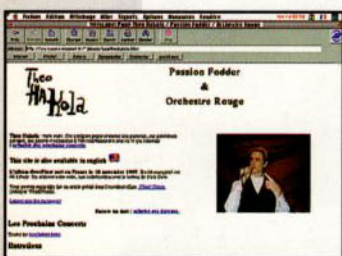
jusqu’au bout. Mais Garcia Marquez n’est pas impénétrable du tout contrairement à Malcom Lowry ou Dostoïevski. Tous les disques que j’ai aimés dans ma vie, je les ai écoutés plus d’une fois pour me rendre compte de leurs richesses. Peut-être qu’il y a de ça dans ma musique, il faut plonger dedans mais ce n’est pas une prise de tête... Je crois que j’ai raté tous les trains parce que même les trucs engagés peuvent parfois marcher. Il y a une mode avec des slogans comme ceux de No One Is Innocent. Les Noir Désir ont toujours été intègres dans leur manière de fonctionner, mais les textes du début n’avaient pas le contenu politique de *Fin de siècle* ou *Un jour en France*. Le dernier clip, *Comme elle vient* est gigantesque. Il est interprété par des sourds, le groupe n’apparaît jamais. Et dans l’intro, quelqu’un dit à un autre en langage des signes : «*Est-ce que tu sais que le FN a obtenu 15% aux présidentielles et 18% aux Européennes ?*» Et l’autre répond : «*Vaut mieux être sourd que d’entendre ça*». C’est un rêve de pouvoir imposer un discours pareil à une télé aussi nulle.

As-tu le sentiment d’être engagé sur un terrain musical peu fréquenté ?

Oui, mais je ne suis pas là pour casser les autres tout le temps. Je ne cherche pas à ne pas aimer. J’ai besoin d’être fan, d’avoir du respect et d’aller vers les gens. Les deux derniers albums de Nick Cave sont plutôt décevants. C’est très frustrant. Les textes sont dépourvus d’intérêt. Ce n’est pas du bon anglais, c’est écrit avec beaucoup de paresse et ça mériterait douze sur vingt, ou peut-être moins, à l’école. S’il y a un lien entre nous, une source d’inspiration, ça n’a jamais été au niveau des textes. Et pourtant aux Eurockéennes où on a joué le même jour, les Bad Seeds ont donné un des meilleurs concerts de ma vie. Ça rappelait les Clash au Palace en 1980. Economie et baston pure. Même Nick Cave lui-même a assuré d’un bout à l’autre. Ce concert m’a réconcilié avec cette musique. Du pur rock, devant trente mille personnes qui étaient là pour Patti Smith en bab fatiguée et Lou Reed et son manque de classe total. Cette journée aux Eurockéennes est celle où je me suis senti le moins solitaire. P.J Harvey n’arrêtait pas de dire qu’elle avait aimé notre concert. Pour eux, c’est rien, mais pour moi, c’est inoubliable. Mais j’aime aussi des tas d’autres groupes. Les musiciens de Luna, avec lesquels on a joué récemment, ont des guitares qui m’ont surpris sur scène. Même si le disque est décevant avec ses textes quelconques, sans queue ni tête, ce sont des gens plutôt charmants. Sixteen Horsepower, c’est riche musicalement. Mes deux anciens associés, Pascal Humbert et Jean-Yves Tola, m’ont épaté en concert. Mais les chansons sont malheureusement un tas de clichés country blues chrétiens. Je ne dis pas que David Eugene Edwards est un réac’ de droite, mais son discours avec son anti-intellectualisme primaire apporte de l’aide à

Comment expliquer ta difficulté à rencontrer un plus large public : à la durée de tes chansons non conformes au standard radiophonique, à ta réputation d’artiste engagé ?

Il y a des Dylan, des Nick Cave ou des Tindersticks qui font des choses pas tellement faciles et qui marchent. Parfois, j’ai l’impression que c’est comme une malédiction, mais il y a quinze mille hypothèses et je pourrais en parler pendant des heures. S’il n’y avait que de la merde qui marche, ce serait plus facile à comprendre. Mais ce n’est pas le cas. Mes disques demandent du temps, un certain effort. Un jour, j’ai lu dans un journal suisse que ma musique ressemblait à un livre de Gabriel Garcia Marquez. Il faut la pénétrer, aller



POUR EN SAVOIR TOUJOURS PLUS :
<http://www.users.imagine.fr/~jblaboum/pagetheshokola.html>

l'ennemi. S'il y avait de bons textes sur cette musique, ce serait un de mes groupes préférés.

Quelle part de l'héritage musical américain revendiques-tu ?

La musique américaine, c'est la country, un mélange de blues et de folk. Le blues, on le doit à l'Afrique et le folk, aux îles britanniques, l'Irlande et l'Angleterre. C'est aussi le jazz qui vient du blues donc de l'Afrique mélangée à l'Amérique, le nouveau monde. Et tout ça donne le rock, la musique la plus profondément enracinée dans mon pays, et récupérée ensuite par les Anglais pour en faire autre chose. Bien sûr, c'est de là que vient ma musique. Bien qu'il y ait toujours un ou deux morceaux qui ont une petite dette envers l'Europe, c'est moins évident que lorsque Bénédicte compose (*The Miracle abused* et *The Broken arms song*). Malgré son amour pour Hank Williams, son inspiration est plus européenne. Et puis, j'aime tordre un peu mes racines musicales, c'est plus amusant que la pureté et la fidélité à un style. Aux genres musicaux américains que je viens de citer, il faut ajouter mon amour des guitares. C'est mon côté garçon et c'est plus fort que moi. A douze-treize ans, les guitares électriques comme celle de Jimi Hendrix me tuaient. C'est pour ça que Television a été une révélation. Si j'ai commencé la musique, c'est aussi parce que l'écoute du premier album de Television, *Marquee Moon*, m'a exposé.

As-tu été influencé dès ton plus jeune âge par cette musique si typiquement américaine ?

Spokane, la ville d'où je viens, dans l'état de Washington est fort plouc. Les vaches et les montagnes ne sont pas loin. Pourtant c'est la plus grande ville entre Seattle et Minneapolis. Elle draine des bûcherons, des fermiers et des mineurs. Dans ma famille, ils sont surtout mineurs, et bûcherons du côté de ma mère. Mais dans le tas, il y avait des fermiers. Enfin, ils le sont devenus, parce qu'à l'origine, c'était des ouvriers, des immigrés finlandais. Mais cette culture m'a imbibé dès l'âge de cinq ans. J'avais un poster de Dylan dans ma chambre, et je n'avais même pas un disque de lui. Toutes ses chansons passaient à la radio. Les albums étaient trop chers et on était pauvres. *Are you experienced* de Jimi Hendrix coûtait 3,33 dollars au K-Mart, le prisunic du coin. Ce fut un peu l'événement quand on l'a acheté en famille. Sinon, j'achetais des 45 tours qui coûtaient moins d'un dollar. Après Hendrix, l'un des premiers albums à la maison a été *Rubber soul* des Beatles (1965) et c'était certainement un cadeau de Noël. Mon grand frère aimait les Beach Boys. Pour moi, les Beach Boys, à côté des Rolling Stones, c'était rien. J'avais peut-être huit ans mais *Get out of my cloud* me faisait plus d'effet que *Good vibrations*. Toute cette mythologie autour du génie de Brian Wilson

me fait vraiment rire. Peu importe le talent qu'il a ou pas, la soupe, c'est la soupe. Malgré moi, je connais toutes les chansons des Beach Boys par cœur mais les voix sont affreuses. C'est l'école Peter Gabriel ou Phil Collins. Je comprends qu'on puisse aimer Julio Iglesias, ça vibre et ça peut toucher une corde à l'intérieur d'une femme ou d'un homme mais je ne comprends pas qu'on puisse aimer Phil Collins ou Peter Gabriel.

La chanson, La ballade de Fabrice et Clélia, écrite d'après Stendhal est carrément atypique avec son côté médiéval.

C'est un morceau gravement pompé sur une chanson syndicaliste, *Which side are you on*, un classique pour les mineurs que j'ai tordu un peu. Cette chanson vient de mon projet d'adaptation du livre *La Chartreuse de Parme*. Je voudrais placer cette histoire dans les années 30, à Harlan, un comté du Kentucky où il y a eu des grèves de mineurs très sanglantes. Un comté en état de siège surnommé Bloody Harlan, avec d'un côté les patrons soutenus par la classe dominante et la police, et de l'autre les mineurs. C'est une histoire de lutte des classes très violente. J'espère trouver l'énergie pour prendre la trame de cette histoire, et placer tous ces personnages à Harlan, dans le milieu des syndicalistes sur une musique un peu cajun. Stendhal m'a fait un peu penser à Hank Williams. L'histoire du type en taule et de la fille qui pleure et qui plus tard se mariera avec un connard friqué pour faire plaisir à ses parents, c'est comme dans les vieux blues américain ou un soap opéra, un mélodrame. A priori, ce sera une pièce avec des chansons pour ne pas dire une comédie musicale. J'aime bien ce genre de travail. Par exemple, *La chanson du zorro andalou* est adapté de la légende de Zorro replacée en 1936. Mon Zorro est schizophrène. Il devient Zorro malgré lui comme une expiation ou contre les péchés de sa famille, de son sang. C'est vraiment la culpabilité catholique poussée jusqu'au bout.

Les collaborateurs ponctuels comme Michele Shoked sont-ils choisis au hasard des rencontres ou possèdent-ils exactement la qualité qui enrichira la chanson ?

Les voix de femmes ne sont jamais là par hasard. Ça m'épate de voir d'autres gens chanter ma musique, alors je me méfie pour ne pas tomber là-dedans trop facilement. C'est comme quand on a un autre instrument, la cornemuse ou la trompette, on veut l'entendre partout. J'aime tellement les voix de femmes qu'il faut que je me contrôle. J'ai toujours envie de les mettre en avant, plus fort que moi ou toute seule. Ecouter une voix de femme comme celle de Claire Touzi, c'est aussi émouvant que de regarder jouer Mac Enroe au tennis.



THEO HAKOLA

Overflow

(Grosse Rose/Musidisc)

D'autres se seraient découragés. D'autres auraient déposé les armes au pied de la citadelle du rock business. D'autres encore seraient tombés dans l'aigreur, corollaire aisé de la frustration, sœur jumelle de l'incompréhension. Mais Theo Hakola n'est pas de ceux qui s'avouent si facilement vaincus. L'insuccès lui donne courage, et le mépris la force de poursuivre un chemin qu'il s'est fixé depuis les débuts d'Orchestre Rouge. Mais c'est vrai, Theo Hakola n'a pas une gueule à faire vendre du papier glacé, il n'a plus l'âge d'émoustiller les midinettes, tee-shirt moulant, cheveu teint et moue sensuelle. Plus grande que belle la gueule à Theo. Et ça, ici bas, ça ne pardonne pas. En plus, il est intelligent. Et pire, engagé. Un comble. Pourtant, quand tous les regards se bloquent sur la nouvelle vague country-américaine, il serait bon de rappeler que Theo Hakola officie depuis très longtemps sur ce terrain qu'il a défriché patiemment, d'abord avec *Passion Fodder* puis en «solo». Mais oublions vite ceux dont la mémoire trop courte préfère se fixer sur les stars de l'éphémère, les héros des hypes, modes et courants qui dans dix ans n'auront plus leur place dans nos discothèques. Les disques de Theo, eux, sont faits pour durer car il y aura toujours de l'injustice pour initier la révolte, toujours de la bêtise pour crier sa colère. *Overflow*, comme la suite logique à *Hunger of a thin man* (1994) et *The Confession* (1995), ne baisse pas la garde (*Il n'y a pas de jolie fille à droite*) tout en se permettant quelques histoires d'amour, au romantisme désuet (*La ballade de Fabrice et Clélia* inspirée de Stendhal) ou à l'odeur de tragédie (*The miracle abused*). Des textes réfléchis qui pointent avec dérision et humour le doigt sur les points noirs de cette fin de siècle, c'est désormais une belle habitude chez Theo Hakola. Une musique bien vivante qui s'enrobe de cordes (le superbe et indispensable violon de Béatrice Villain) tout en flirtant avec les cuivres (*La chanson du Zorro Andalous*), c'est presque une marque de fabrique. Intelligent, juste, honnête et droit, Theo Hakola l'est et le reste. Ce n'est pas ce nouveau disque qui le démentira.

C. Celli